

—Vous êtes fou ! répondit Pâris. Voyons, calmez-vous, et écoutez-moi.

—Que je me calme, dis-tu ? Quand je me sens que je vais mourir ! et tu me parlais de repentir, tout à l'heure ! tu prononçais le nom de Dieu qui va me laisser périr au moment où je suis libre !

Les frémissements de son corps devenaient de plus en plus fréquents ; sa voix était rauque, sa parole brève.

—C'est cela, reprit-il en étudiant d'un œil sec chacun des mouvements succédés qu'il exécutait malgré lui. C'est cela ! Oh ! je ne m'y trompe pas. Moi aussi, je connais les effets du curaro... cela commence par ces convulsions que j'éprouve, le gosier est sec, la langue s'embarrasse...

Tout à coup il se tourna vers Pâris.

—Non, dit-il, ce n'est pas possible, je me trompe. Je ne peux pas crever comme un chien, loin de ce trésor que j'ai passé dix années à convoiter, à attendre, que tant de fois on songe j'ai tenu dans mes mains, dont j'ai fait miroiter les banknotes, ruisseler l'or, scintiller les pierreries... Mais dis-moi donc que cela n'est pas vrai, que je suis un poltron, que je vivrai... car je veux vivre, entends-tu ?...

Son compagnon baissait la tête et gardait un morne silence.

—Tu ne dis rien, poursuivit Gallois de plus en plus agité ? C'est donc fini !... Tu m'as condamné ? je vais mourir ! Ah ! misère ! Mais que fait-il donc, ton Dieu, qui n'aurait qu'à vouloir pour me sauver ? Mais, c'est lui qui m'assassine et me vole mes millions...

Il porta la main à son gosier ; il étranglait.

—Perdu, mon trésor ! rugit-il. Perdu à jamais !... Eh bien ! non, reprit-il avec véhémence. Je ne veux pas qu'il soit perdu. Tu iras le chercher, toi, Pâris.

Et comme celui-ci faisait un geste de dénégation :

—Tu en feras ce que tu voudras, continua Gallois, mais si tu m'en crois, si tu veux obéir à la dernière volonté d'un mourant, tu le garderas.

—Écoute-moi bien :

—Tu iras à Dover. Tu suivras la grande rue qui est en face du port, en comptant attentivement celles que tu laisseras sur ta droite.

—Arrivé à la cinquième rue, tu te dirigeras de ce côté, et tu arriveras sur la route de Washington.

—A cent mètres des dernières maisons, sur la gauche, tu trouveras un petit bois. Tu mesureras quatre-vingts pas le long de la lisère, et soixante-deux pas en ligne droite, en gagnant l'intérieur du bois. Là tu apercevras un arbre qui peut avoir aujourd'hui vingt-cinq ou trente ans. C'est un orme. J'ai fendu l'écorce avec la pointe de mon couteau pour le reconnaître. Tu compteras encore cinq pas en avant et tu fouilleras hardiment.

—C'est là que tu trouveras les millions de sir Roberts."

Gallois avait prononcé avec peine ces dernières paroles.

Sa langue s'embarrassait, les secousses nerveuses qu'il ressentait se succédaient rapidement. Un râle étouffé s'échappait de sa poitrine.

—Me promets-tu de faire ce que je te dis ?

—Oui, fit évasivement son compagnon.

—Jure-le donc, si tu veux que je meure en paix !

—Je vous le jure ! promet Pâris.

—Merci, nu mura Gallois.

Ce fut tout ce qu'il put dire. Il retomba sans connaissance dans les bras de son camarade.

Enfin, au bout de trois ou quatre autres convulsions, il expira.

* *

Deux mois après, l'officier qui commandait le pénitencier Sainte-Marie adressait son rapport au Gouvernement de la Guyane et lui rendait compte des nombreuses évasions dont le pénitencier avait été le théâtre.

Parmi ceux qui s'étaient enfuis, le plus grand nombre avaient été repris ou étaient revenus au pénitencier.

Quant aux autres, on avait retrouvés leurs cadavres à moitié dévorés par les fourmis-manioc.

—Pâris et Gallois, disait le rapport, sont les seuls qui n'aient pas reparu, et dont la fin tragique reste entourée de mystère."

FIN

L'ÉPISODE QUI FAIT SUITE A POUR TITRE

LES MILLIONS DU NABAB